« On ne peut pas servir deux maîtres : Dieu et Mammon » - il faut choisir. On rappelle souvent ce choix fondamental… mais non sans embarras, sans doute pour cette raison que l'argent, les richesses matérielles, sont évidemment nécessaires à la vie : l'homme ne se nourrit pas que de pain, certes… mais c'est dire qu'il se nourrit *aussi* de pain, il est celui qui doit même gagner son pain, à la sueur de son front. Il faut être pragmatique, n'est-ce pas ? Et même : ne dit-on pas, avec raison, que le « commerce » entre les hommes, ou entre les nations, est encore le plus sûr moyen d'éviter les conflits et les guerres ? L'homme étant ce qu'il est, c'est-à-dire un être capable d'aimer, sans doute, mais aussi très capable de convoitise, très capable de s'emparer par la force brutale des biens de son « prochain » - le commerce, le négoce, sont incontestablement des outils de pacification, qui mettent un frein aux instincts les plus prédateurs de notre humanité marquée par le péché originel. Mieux vaut s'entendre avec son voisin, pratiquer avec lui le troc, échanger avec lui des marchandises, qu'entrer en guerre contre lui, l'attaquer et le voler. Bien sûr. Pourtant, donc, la parole du Christ demeure, et il faut choisir : Dieu ou Mammon.

Cependant notons bien : c'est un « maître » qu'il s'agit de choisir. Ce qui se joue donc ici, mais également dans l'évangile en général, pourrait se résumer à cette seule question : qui est, *de facto*, notre « maître » ? Que servons-nous ? Ou qui servons-nous ? Et, là encore, les mots sont importants : « servir » n'est pas une attitude anodine. Nous rendre disponibles au « service » d'un maître, quel qu'il soit, revient à lui consacrer toute notre vie, à ne vivre que par lui et pour lui. Pour le vrai « serviteur », le « maître », quel qu'il soit, est en quelque façon une *fin en soi*, quelque chose ou quelqu'un pour quoi ou pour qui l'on se sent prêt à tout sacrifier – quelque chose ou quelqu'un alentour de quoi ou de qui tout s'organise, vers quoi ou vers qui tendent tous nos actes, se dirigent même toutes nos pensées. Alors ? Les choses ne deviennent-elles pas un peu plus claires ? Qu'est-ce qui pour nous constitue une *fin en soi* ? Dieu, ou les richesses matérielles ? Dieu, ou Mammon ?

Tous ici nous répondront, en chœur et d'un même cœur : Dieu, évidemment, pas les richesses matérielles ! Cependant savons-nous seulement ce que nous disons, *en fait* ? Savons-nous seulement pourquoi il nous *faut* répondre « Dieu » et non pas « Mammon » ? Après tout, c'est une affaire de choix, en effet – et certains, je vous l'annonce, assument très bien, en vérité, de « servir » l'argent, et semblent même ne pas s'en porter plus mal. Et à l'inverse : d'autres, qui semblent avoir fait le choix de servir Dieu, ne semblent pas à première vue s'en porter mieux que les premiers – et même : plutôt moins bien, assez souvent ! Pourquoi serait-ce mal, après tout, de servir Mammon, de vivre par exemple dans la préoccupation constante du commerce et du profit matériel – et pourquoi serait-ce bien de servir Dieu ? Réfléchissons-nous seulement à cela, au moins occasionnellement ? Les âmes théologiennes en tout cas répondront immédiatement : parce que servir Dieu nous ouvre à notre vocation surnaturelle, nous ouvre le « Ciel », seule réalité à même de combler le cœur de l'homme, au-delà même de son désir – cependant que servir l'argent, en bornant notre regard aux intérêts immédiats et tangibles que nous pouvons tirer du commerce ou du négoce, nous enferme en quelque sorte dans le monde ou dans le « souci du monde », voire nous livre à la merci du « Prince de ce monde ». Les âmes théologiennes ajouteront d'ailleurs qu'on peut choisir de « servir » Dieu sans évidemment renoncer aux biens matériels (et comment le pourrions-nous ?), à condition que ceux-ci ne demeurent que des moyens pour vivre, sans jamais devenir une fin en soi, précisément (l'argent étant un bon esclave aussi longtemps qu'il ne devient pas un mauvais maître). Et les âmes théologiennes auront cent fois raison. Pourtant soyons ici, paradoxalement, plus terre à terre.

Ne dit-on pas aussi qu'on reconnaît un arbre à ses fruits ? Alors nul besoin de grands mots théologiques pour trancher la question (qui choisir ?). Ouvrons simplement les yeux (pour qui a des yeux), et regardons simplement quels sont les fruits de l'argent considéré comme une fin en soi. Nonobstant le fait que certains qui le servent ne semblent pas s'en

porter plus mal, considérons pourtant les choses avec plus d'acribie. L'argent comme fin en soi, c'est une vie consacrée au profit, à toujours plus de profit, mais un « toujours plus de profit » qui justifie *tous* les moyens, et toutes les exploitations de l'homme par l'homme. L'argent comme fin en soi, c'est l'instauration d'une manière de penser foncièrement *utilitariste*, pour laquelle les travailleurs ne seront plus *que* des travailleurs, ne seront plus que des « moyens de production », à peine un peu moins bêtes ou méprisables que des machines (*encore que*…). L'argent comme fin en soi, c'est une nature qu'on ne regarde plus guère avec les yeux du poète, ou du paysan de jadis, mais une réalité désenchantée, désertée des dieux et des fées, à laquelle on doit *arracher* ses richesses, quitte à souiller la « moelle de la terre » à grand renfort de toutes les saloperies que l'agrochimie est capable d'inventer en matière d'engrais nouveaux, plus *performants*. On ne parle d'ailleurs plus aujourd'hui de « paysans », mais d'*exploitants* agricoles : le mot est d'importance, la nature est quelque chose que l'on *exploite*, que l'on doit optimiser, pour produire toujours plus à moindre frais, pour faire du fric – là où le paysan de jadis faisait corps avec sa terre, lui demandait seulement et sagement ce qu'elle était capable de lui fournir – et le pire, soit dit en passant, est que ces « exploitants agricoles » voudraient redevenir des paysans, mais qu'ils sont pris dans un système global qui les oblige, sauf à mourir pour de bon, à s'inscrire dans cette logique funeste. L'argent comme fin en soi, c'est l'art de considérer le vivant, malgré toutes les déclarations d' « écologie » dont nous sommes capables, comme un vulgaire *matériau*, comme une vulgaire matière première : ce sont des élevages de volailles se comptant en millions, ou des élevages de bovins, au Brésil et dans le *Mercosur*, de *soixante dix mille* bêtes à la croissance optimisées par des hormones, et dont aucune ne gambadera jamais dans un pré, des bêtes qui ne sont que de la viande sur pattes – une viande que des accords commerciaux juteux vont faire inonder notre marché, condamnant *nos* « exploitants agricoles » à la mort sociale, voire à la mort tout court. L'argent comme fin en soi, c'est un monde d'outils et de rouages, malade de tristesse et de désœuvrement, dans lequel les « forces de production » sont constituées de bataillons de travailleurs interchangeables, qu'il conviendra (mais qui se cache derrière ce « il » ?) de considérer simplement comme tels, dont il conviendra, même, de rationnaliser l'existence en l'expurgeant de tous ses éléments *inutiles*, au premier rang desquels tout espèce d'attrait pour les réalités ou les questions « métaphysiques ». Cependant même cette tristesse et ce désœuvrement, à vrai dire, peuvent devenir source de profit : l'*industrie* du divertissement est là pour nous le rappeler, qui s'y entend très bien à nous vendre ses produits culturels standardisés, qui ne constituent comme tels qu'un *ersatz* de culture véritable, afin d'édulcorer quelque peu notre quotidien trop souvent amer, quotidien où il nous faut, non pas travailler pour vivre, mais, de plus en plus, vivre pour travailler (travailler afin de pouvoir acheter l'essence qui nous servira à aller… travailler), où nous nous savons aussi, ne serait-ce que confusément, être les rouages, en effet, d'un système qui nous dépasse, qui nous englobe de toute part, qui nous conditionne et nous aliène. L'argent comme fin en soi, c'est cela, aussi, qui se donne les moyens de perdurer – sous la forme de l'*industrie* des médias, sœur devenue jumelle de l'industrie du divertissement, servie par des bataillons de propagandistes grassement subventionnés pour invisibiliser les révoltes en puissance et décrédibiliser les révoltés (hommage du vice à la vertu, de l'aveuglement volontaire à la lucidité, de la servitude au *panache*). L'argent comme fin en soi, c'est ainsi le règne du *mensonge* érigé en principe de communication à seule fin d'assurer la survie d'un Système foncièrement ploutocratique, en lui conférant toutes les apparences, par la seule magie du verbe médiatique (possédant le monopole de la description du réel), de la « démocratie » : « Ils mentent. Ils savent qu'ils mentent. Nous savons qu'ils mentent. Ils savent que nous savons qu'ils mentent. Nous savons qu'ils savent que nous savons qu'ils mentent… Et pourtant tout le monde continue de… *mentir*. » (comme l'écrivit malicieusement Soljenitsyne).

Bref : l'argent comme fin en soi se subordonne tout. Il est totalitaire *per definitionem*, Moloch ivre de lui-même, hideux, insatiable, dévorant, obscène. Certes : à la vue de tels fruits, les âmes théologiennes ont raison de dire que Dieu seul doit être notre maître – seul Maître qui, loin d'attendre de nous que nous devenions ses esclaves, nous libère de tous les esclavages. « Ils mentent », disais-je… *Qui* est ce « ils » ? Celui qui s'appelle « légion » ? celui qui se cache, qui avance masqué ? Celui qui, en quelques rares moments, pourtant (qu'il faut apprendre à *voir*), se paye le luxe de se révéler par la bouche de ses esclaves ? Comme celui qui s'annonce, comme celui qui vient, comme celui qui est… « la Bête de l'événement », comme l'évoqua assez récemment un président célèbre ?

Accepter ce monde régi par des principes profondément utilitaristes, c'est vivre dans un monde où chacun est prié, selon le mot de Hélie Denoix de Saint Marc (grand révolté devant l'Eternel), de « vivre et de penser comme un porc ». Mais attention : la « Bête de l'événement », le « Prince de ce monde » *adore* les porcs, qu'il exploite jusqu'au bout – et, qu'on se le dise : pour lui *tout est bon dans le cochon*.

Père Antoine Altieri